

Daniel CURIE

Crime de jeunesse oblige

Le Chioni en Franche-Comté

I – MARIA

Eh bien oui, nous y sommes. Vous et moi nous y sommes enfin parvenus ensemble au tout début de cette histoire. Je ne sais pas s'il en est de même pour vous, mais je trouve que le plus difficile lorsque l'on veut faire quelque chose, c'est de commencer. Que ce soit un travail, une simple dissertation, une tâche ménagère ou une pièce de la maison à restaurer, par exemple, il faut comme on dit : s'y mettre. Une fois en train, plus de problème, mais alors commencer... ça, c'est dur.

Pour une histoire, une aventure que vous voulez raconter, il en est bien sûr exactement de même. Ensuite, tout au long du fil de cette histoire, il n'y a plus de problème, il suffit de se laisser glisser doucement sur le flot des mots et des phrases et vous arrivez très vite à vous y faire accompagner, à exposer aux yeux et à la compréhension de tous ce qui se fait comme ce qui s'est fait.

Mais commencer ! Comment débiter sans rebuter d'entrée de jeu un lecteur que vous voudriez bien intéresser un tant soit peu à votre récit ? J'avais bien trouvé une formule toute faite : « Il était une fois... » Mais j'ai très vite appris à mes dépens qu'un petit malin me l'avait déjà empruntée. Il était très doué, le gars, car il a même réussi à commencer tous

ses récits de cette façon : « Il était une fois... » Et personne ne lui en a fait le reproche. Vous avez remarqué, moi j'ai commencé ce récit par l'expression : « Eh bien oui... » Cela semble facile, hein ? Eh bien non, malgré les apparences, ce n'est pas facile du tout, car, franchement, que peut-on dire ou écrire après ? Je n'ai plus qu'une solution pour que nous soyons très rapidement au diapason vous et moi. Je vais me placer pile à l'endroit même du début de cette narration et commencer par un titre ronflant : « Et voilà ! Le Chioni à nouveau sur les routes. » Bon, comme vous l'avez sans doute deviné, « Le Chioni », c'est moi. Ce surnom a une longue histoire, mais ce n'est pas encore l'objet de ce livre. L'histoire de ce surnom est tellement incroyable que je vais devoir, dans le futur, m'y mettre et cela comblera aisément toutes les pages d'un seul ouvrage, mais comme dit plus haut nous verrons ultérieurement.

Pour ceux qui ne me connaissent pas encore, rassurez-vous, à l'occasion des différentes péripéties de mes aventures, que nous vivrons ensemble (du moins, je l'espère), nous aurons très rapidement l'occasion de faire plus ample connaissance, en espérant bien sûr que les valeurs qui sont les miennes trouveront place auprès des vôtres. Vous constaterez très vite que je suis un inconditionnel de la région franc-comtoise, région qui m'a vu naître. C'est au milieu de ces lieux enchanteurs et enchantés que j'ai

l'honneur et le plaisir d'évoluer entre les différents contes et légendes des siècles passés. J'aime à vous y montrer la beauté sauvage de la région et le caractère bien trempé de ses habitants. Il est bien entendu que tous ces récits sont de pures fictions, et que, selon la formule consacrée, toute ressemblance avec..... etc.

Mais attention, les contes et légendes sont bien réels et sont souvent issus de longues veillées au coin du feu, comme seuls nos parents d'alors savaient nous les organiser et nous y faire vibrer. C'était le temps où le petit écran n'avait pas encore réussi à séparer les membres d'une même famille dans une même pièce de la maison. Si j'insère ces légendes dans mes histoires, c'est pour en faire profiter le lecteur.

Je pense que maintenant le temps est venu de planter le décor. Nous sommes à l'automne 2012. Je suis au volant de ma voiture, j'ai mis ma valise dans le coffre et me voilà, tel un preux chevalier, volant au secours de sa belle. Vous êtes-vous déjà posé cette question toute bête : pourquoi ? Pourquoi contre tout entendement vous lancez-vous dans une entreprise aussi hasardeuse qu'idiote ? Bien sûr vous l'avez entendue cette petite voix intérieure, celle que l'on nomme voix de la raison et qui vous conseillait de rester tranquille, de ne pas vous laisser guider une fois encore par un simple élan du cœur. Mais non, on ne

se refait pas. Oh ! S'il vous plaît, ne me condamnez pas. Vous aussi, j'en suis sûr, vous avez fait, au moins une fois, fi de ce bon sens pour partir à l'aventure tout en sachant que vous faisiez une des plus grandes bêtises de votre existence. Allons, soyez honnête avec vous-même et vous verrez que j'ai raison. Eh bien, c'est ce genre de coup de cœur qui m'est arrivé dessus et qui fait que vous me trouvez là, ce matin, au volant de ma voiture. Si j'avais su... Eh oui, si j'avais su ! Mais voilà, c'est un peu tard pour y réfléchir maintenant.

Les paysages d'automne en Franche-Comté, inimitables, surgissant presque de façon immatérielle au milieu des brumes matinales, n'arrivaient pas à dissiper le sentiment de malaise qui gargouillait dans mes tripes. Quelque chose me disait en effet que je m'étais engagé un peu trop rapidement dans cette nouvelle aventure. Un peu, il faut le dire, sous l'impulsion sournoise de mon épouse. Il faut bien que je me trouve des excuses et que je sache sur qui retourner ma mauvaise foi. Sur qui la retourner, sinon sur la personne qui m'est la plus proche ? On se connaît bien tous les deux, ma femme Anna et moi. Sachant que je n'irais jamais contre un avis négatif, elle avait malicieusement guidé mon esprit vers la nécessité impérieuse de rendre service à une amie. Son incommensurable capacité d'analyse et une intelligence toujours en éveil lui avaient fait

comprendre bien avant moi que je n'avais pas le choix. Comme d'habitude, toute chose qui m'échappait devenait pour elle une évidence. Tirailé entre le bien-être de mes pantoufles et l'appel au secours d'une amie, j'avais juste besoin d'une petite poussette dans le dos pour me montrer la direction à prendre. Parfaitement au fait de ce que je pouvais ressentir, ma tendre Anna avait deviné que ce serait, pour moi, un crève-cœur que de laisser tomber, que les regrets tourneraient en vrille dans mon crâne et que ce serait encore à elle de supporter mon mauvais caractère, encore plus qu'avant. Et l'avenir lui a totalement donné raison...

Voyons maintenant et essayons de comprendre ce qui a bien pu m'y amener là, dans ces superbes paysages de notre si belle Franche-Comté. Certainement pas le hasard puisque la première intéressée en l'occurrence une jolie dame prénommée Maria était justement à ma recherche. Un coup du destin ? Peut-être. L'amour ? Tout dépend du sens que vous lui donnez.

Mais alors, qui est Maria ? Ah, Maria ! Voilà où se trouve l'origine, la source de tout ce qui va suivre. Maria c'est le monceau de souvenirs, l'accumulation de sentiments enfouis depuis longtemps déjà, mais jamais effacés. Maria c'est cet ensemble de tout et de rien qui d'une certaine façon m'a façonné, modelé, et qui, de ce fait, a participé à

la formation de l'homme que je suis devenu. Maria enfin c'est ce moment si particulier de l'adolescence, moment qui perturbe et martyrise les jeunes hommes, moment qui inmanquablement laisse des cicatrices indélébiles au fin fond des âmes.

C'est au travers d'elle que le souvenir brûlant de cette période m'est revenu. Aucun symptôme ni signe avant-coureur, mais plutôt une lame de fond, immense et inattendue, qui m'a sauté au visage pour me laisser, haletant, le souffle court et le cœur battant. Eh oui ! Le premier amour ! Je crois que nous avons tous eu, à un moment ou à un autre, à porter son lourd fardeau lorsque nous essayions bien maladroitement d'apprendre à le gérer. Coquin de premier amour. Nous l'avons géré bien sûr, avec plus ou moins de réussite, mais ce qui est sûr c'est que ce passage obligé s'amuse chez tout un chacun à tracer son chemin au plus profond de nous en y laissant des traces vives comme des plaies infectées qui ne veulent pas se cicatriser. Souvenez-vous ! Mais bien sûr que si, le tout premier, celui avec un grand « A », celui du temps de l'éveil des sens, celui qui vient se déposer au creux d'un jeune cœur, terreau fertile des joies et des peines. Faites un tout petit effort et faites sauter le lourd pansement que vous avez déposé dessus. Vous verrez qu'il ne faut pas longtemps pour s'en souvenir et le faire revivre : vous sentez comme ça chatouille ?

Mais revenons à mon histoire. Pour la situer dans l'échelle du temps, elle commence à la fin de la saison estivale 2012. Pour être exact, le mercredi 12 septembre. L'automne, quoi. Montbéliard, en Franche-Comté, ville agréable, s'étirant à l'ombre de son château et dans laquelle j'adore me promener. Sa grande rue qui file, toute droite, faisant face à la gare, semble être le point de rendez-vous de tous les promeneurs désœuvrés, ceux pour qui seul compte le plaisir d'être là et de ne rien faire. Dans cette grande rue, l'animation de la ville m'aide à oublier les petits tracassés de la vie. Quelques traces médiévales laissent le passant rêveur, admiratif devant la qualité du travail des architectes et des tailleurs de pierres. J'avais alors un urgent besoin d'évacuer un trop-plein d'émotions, car je sortais tout juste d'une aventure peu banale et dangereuse qui m'avait laissé sans force et accablé de fatigue. Oui, elle était bien là la fatigue, bien présente. Le seul remède, et le plus efficace à mon avis, c'est de me ressourcer au sein de la grande ville. Tout simplement, déambuler sans réfléchir, sans idée préconçue ni but, tout simplement en ne pensant à rien.

Nous étions au milieu de la matinée et un magnifique rayon de soleil m'accompagnait et me poussait vers les autres. Je m'alignais sans le vouloir sur leur rythme lent, décontracté et détendu et j'imitais sans peine mes compagnons de balade. Rien

n'attirait particulièrement mon attention et tout m'intéressait, tout me paraissait joyeux et reposant.

À un moment, mon esprit vagabond décida, de lui-même, sans me demander mon avis, d'aller admirer l'étal d'un magasin de souvenirs « attrape touristes », de l'autre côté de la route. C'est au moment où je descendais du trottoir que je sentis une main se poser sur mon bras, une petite main, fraîche et légère équipée de longs doigts fins et qui s'était posée sur mon bras nu, alors qu'une voix féminine et guillerette me hélait gentiment :

- Chioni, enfin, c'est bien toi, je te tiens et cette fois-ci je ne te lâche plus.

- Ben oui, c'est moi, mais ?.....

Je pense que tout un chacun aura remarqué l'intelligence de ma réponse. J'y suis même allé, je pense, de quelques : « heu... ». Mais je ne les retranscris pas ici, car cela serait inutile et futile et il est de plus bien connu que, du point de vue littéraire, cela n'a vraiment aucun intérêt. Mon excuse pour cette réponse incongrue puisqu'il en faut bien une : la surprise.

Alors là, oui j'avais l'air idiot, car, accrochée à mon bras, se tenait une très, vraiment très jolie femme. Blonde comme les blés, presque aussi grande que moi, avec des yeux à vous couper le souffle. Deux grands yeux d'un bleu pervenche et d'une intensité telle dans la pureté de la couleur que l'on se

demandait s'ils étaient réels. Les petites paillettes d'or qui les habitaient semblaient danser une captivante danse des fées sur un lac immaculé. Ces yeux me regardaient, moi, ou, plus exactement, m'exploraient de la tête aux pieds, et c'est un immense sentiment de bonheur peint sur un visage de rêve que je découvrais.

Elle était là, me regardait, me souriait, me parlait peut-être et moi, grand couillon endimanché, je me creusais désespérément les méninges pour me rappeler, oui, tout simplement me rappeler : qui c'est ? Je la connaissais pourtant, mais plus je creusais et plus le trou noir s'élargissait. Placer un nom, un lieu, n'importe quoi, pourvu que cela me revienne. Moments cruels où j'ai flotté entre deux eaux sans parvenir à me raccrocher à la berge. Que va-t-elle penser si je n'arrive pas à me souvenir ?

- Tu peux m'aider ?

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire et je n'en étais pas très fier. L'émotion m'avait privé de mes moyens et j'ai lâchement abandonné la partie. Je donnais ma langue au chat comme l'on dit, tant pis pour le ridicule. Je devais réellement avoir l'air bête, car la jolie créature qui se tenait à mon bras et se moquait ouvertement de moi partit d'un grand éclat de rire, tout heureuse de l'émoi qu'elle avait si facilement créé. Ses grands cheveux, couleur de cendre claire, voletaient autour de son visage et son

immense sourire, mon Dieu, ce sourire qui semblait me défier. En plus, elle m'avait appelé par mon surnom, donc elle me connaissait bien, ça, au moins, c'était sûr. Bon, avec cette cochonnerie d'article de presse qui m'avait exposé à toutes les curiosités de la Comté, il est certain que les gens me regardaient souvent avec un curieux regard de déjà vu, mais là, vraiment, elle semblait être bien sûre d'elle la jolie madame de la grand'rue de Montbéliard.

- Tu ne me remets vraiment pas ? Je suis donc tellement différente, et je t'ai laissé si peu de souvenirs ? Je vais finir par être vexée. Allez, je te pose une devinette. Un lycée, à Montbéliard, une bande de copains, lycéens inséparables, fêtards et insoucians. Toujours prêts à faire les petites bêtises de potaches les plus bêtes et inutiles que l'on pouvait inventer. Toujours pas ? Décidément, tu me déçois.

Mais le mot lycée à lui seul avait suffi. Avant la fin de sa phrase, j'avais enfin réussi à poser mes deux pieds bien à plat sur terre et je savais, enfin. Le processus réparateur, la mise sur orbite des images, des souvenirs, nécessaires à un ordonnancement cohérent de mes idées se sont alors enclenchés. Non pas gentiment, doucement comme lorsque l'on se souvient de ses dernières vacances où les souvenirs reviennent gentiment, parfaitement rangés dans l'ordre logique des jours et des plaisirs. Non, cela ressembla plutôt à un gros paquet d'eau de mer, une

vague déferlante de sentiments soudaine et brutale que je reçus en pleine poire, avec toute la force et la puissance dont ces sentiments-là et ceux-là seulement peuvent faire preuve.

Cela m'est arrivé dessus sans crier gare, me coupant le peu de respiration qu'il me restait et stoppant tout net les battements de mon cœur. Imbécile que je suis, impardonnable imbécile. Comment avais-je pu ne pas reconnaître immédiatement ce regard, ce sourire ? Ne pas avoir oublié et pourtant ne pas reconnaître. Il avait vraiment fallu que la vie ait déroulé une immense couverture, imperméable et lourde, sur ma prime jeunesse. Mes premiers émois pourtant étaient bien toujours là, au plus profond de mon âme.

Mais la vie est maligne, elle tisse autour de vous une immense toile qui dissimule vos souvenirs, écran imperméable grâce auquel vous réussissez à bâtir autre chose pour soi-disant continuer d'avancer. Vous bâtissez une vie nouvelle où le passé n'a plus sa place et vous tentez de vivre le présent le mieux possible. À l'intérieur d'un cocon, vous construisez inlassablement un autre cocon, au fond duquel vous bâtissez à nouveau : nouvelle vie, nouveaux souvenirs, nouvelle couche recouvrant les autres couches. Les sentiments du passé s'évanouissent petit à petit, tout là-bas, derrière vous, loin derrière.

Vous apprenez à éteindre la petite flamme

qui scintille timidement dans le noir, mais si loin ! De temps en temps, elle tente bien de se rappeler à vous, car les souvenirs du passé sont bien là. Parfois tout simplement, à l'occasion d'une odeur, d'une musique, ils reviennent un peu plus forts que la fois d'avant et la petite flamme devient lueur. Elle réapparaît, brille un peu, frappe à la porte, vacille, puis s'éteint à nouveau effacée par la vie, la vôtre. Vous apprenez peu à peu à les ranger ces premiers émois, là où ils semblent devoir être, au fond d'un tiroir.

Mais revenez-y tout de même à ce premier amour, mais si, vous savez, celui dont on parlait juste avant, celui qui vous a fait aussi bien souffrir que chanter, qui vous paraissait éternel et sans fin et que vous avez précautionneusement rangé au fond de votre tiroir. Envers et contre tout, il revient de temps en temps vous titiller par surprise vous le grand adulte plein d'expérience. Un peu de solitude ou de tristesse et le voilà qui revient. Bien sûr que vous le reconnaissez au travers de ses petites piques pimentées de douceur, de souvenirs et de romantisme. Eh oui ! Vous aviez pourtant bien cru l'avoir effacé à tout jamais de vos pensées et vous y parvenez même très bien. Mais cela c'est lorsque la vie vous entraîne si vite que vous n'avez pas le temps, tout simplement, d'avoir une seule petite pensée pour lui. Vous essayez bien de l'oublier et de l'effacer très vite de votre

mémoire, car vous en avez peur, vous avez peur de la profondeur de ses sentiments et aussi de cette sensation d'avoir manqué quelque chose, d'avoir mal agit.

Vous les avez alors bien mal assumés ces instants de tendresse, de présence souhaitée, ces sourires timides et ces regards si doux, ces sous-entendus, complices de vos attentes et de vos désirs, ces moments où simplement la vie entière avec un immense V majuscule vous était promise. Essayez de me faire croire que vous n'avez jamais ressenti cette grosse pelote de sentiments entremêlés, pelote de laine et d'aiguilles mélangées, incompréhensibles et si tendres, au milieu d'attentes, d'espoirs et de romantisme juvéniles. Vos sentiments sont toujours là, présents, ancrés dans votre cœur comme des graines ayant enfoncé leur germe dans le sol, mais vous leur avez tout simplement interdit de vivre.

- Bon sang, ce n'est pas possible. Maria ?
- Oui, Maria, ta Maria en chair et en os.
- Je ne sais pas que dire, franchement.
- Pardonne-moi de ne pas t'avoir reconnue

tout de suite, mais il faut avouer que j'ai des excuses. Tu t'en rends compte, combien d'années au total, sans nouvelles, sans rien ? Après notre séparation à la fin de l'année scolaire, le néant complet, comme si notre amour n'avait jamais existé. Et là, tout à coup, tu m'exploses au visage.